

Programme et Pédagogie Freinet

►►► Juliette Gasselin

Une réflexion politique radicale.

Y a-t-il une alternative aux programmes ?

Lors d'un stage *Démarrer en Pédagogie Freinet* où j'étais formatrice pour la première fois, j'ai affirmé le premier jour, tout de go, que notre objectif n'était pas de « faire le programme en faisant de la Pédagogie Freinet ». Je n'avais pas prévu de prononcer cette phrase, mais elle m'a semblé utile pour accélérer la formation des stagiaires. C'est ainsi que je me suis trouvée explicitement confrontée à la question des programmes, et de la position de l'ICEM, comme Mouvement pédagogique, vis-à-vis des programmes.

Éprouver un rapport intime et authentique avec la connaissance.

Nous les profs, nous avons toujours le nez dans le guidon : la classe, l'école, nos élèves, les parents, le programme, la hiérarchie, les dossiers et autres réunions... Quand nous prenons le temps de nous poser des questions sur le sens de notre métier, nous gardons l'empreinte de ces contraintes, de ces faits. Après tout, la hiérarchie, ce n'est pas un fantôme, la pression sociale des parents, elle est tangible quotidiennement, et les programmes, c'est la Loi. Mais au Mouvement Freinet, on s'émancipe. On choisit de ne plus dire « élèves », mais « enfants », on choisit d'aménager nos classes pour qu'elles deviennent un milieu favorable à la Vie des enfants, on accueille, on écoute et on conseille les parents sans les juger, sans moraliser, sans opprimer la vie de famille avec des devoirs. On se tient à l'écart autant que possible des influences officielles que sont notamment les formations continues et les inspections : nous nous formons nous-mêmes à l'ICEM, et on a notre conscience humaniste en guise d'inspecteur. Ce qu'on fait, on le fait pour le bien des enfants qu'on nous confie.

Échapper à la hantise du programme

Et le programme ? Je devrais le mettre au pluriel tant j'en ai vu défiler en vingt-cinq ans de carrière, passant de vingt-sept pages en 1985 à plus de deux-cents en ce

moment, d'après ce qu'on m'en a dit. Mais je choisis volontairement le singulier parce que je souhaite élucider le rapport que j'entretiens avec le concept plutôt qu'avec l'avalanche de contenus qu'il représente. En sortant de l'année de formation initiale, qui succède à celle du concours, le programme était pour moi un idéal inaccessible et vaguement menaçant, avec lequel je devais composer pour ma titularisation. Je le vivais comme un cadre au sein duquel mon action se situait, bien que j'aie pratiqué le journal scolaire dès ma première semaine de classe. Eh oui, j'étais devenue instit pour être instit Freinet, donc je militais avant d'avoir le concours, et je ne suis devenue instit que pour émanciper les enfants, que pour avoir une action utile dans le monde !

L'idée consensuelle, à laquelle je me tenais jusqu'à il y a peu, c'est que le programme, c'est un cadre national qui correspond à une tradition républicaine. Ainsi, tous les enfants bénéficient des mêmes connaissances où qu'ils se trouvent sur le territoire national. Mais depuis quelque temps, je dirais depuis le début du XXI^e siècle, le programme est devenu un système d'assujettissement de plus en plus contraignant, au point d'être oppressif. Ce qui explique qu'il soit l'objet d'une propagande aussi importante. En effet, il participe désormais explicitement d'une logique libérale, dont voici les catégories opérationnelles : programme, évaluations, hiérarchie et opinion publique. L'opinion publique sert d'instrument au pouvoir : en égrenant les vieilles lunes des dictées, de la méthode globale, et les nouvelles lunes de la neuroscience, le pouvoir joue avec les peurs des parents, avec la peur que leurs enfants ne soient pas assez instruits. Ainsi, ils oppriment. La pensée se trouve assujettie par la peur au point qu'elle doit exécuter des injonctions. Antonio Gramsci, qui a inventé l'expression « hégémonie culturelle », décrit très bien ce que les

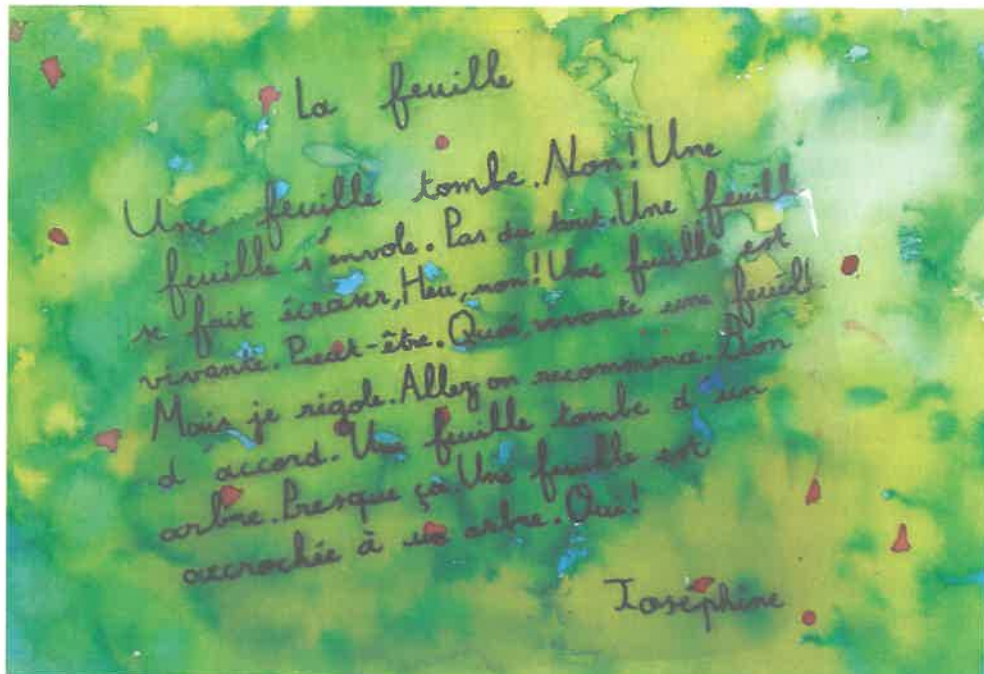
dominants ont réussi à imposer. À l'ICEM, nous avons entamé, à nouveau, un travail sur les « garde-fous » : en faisant cela, nous nous soumettons à la logique et à l'agenda du pouvoir, nous pensons avec ses catégories.

Résistance

Je propose au Mouvement Freinet d'inventer une autre logique, et de les IGNORER. Pour les contester, nous ne devons pas utiliser le langage ni la logique des dominants. De même qu'en politique, la procédure électorale nous a volé notre puissance d'agir, désormais le programme en éducation nous dépossède de notre puissance d'éduquer. Le vrai programme, ce sont les connaissances réelles. Il faut que les enseignants accèdent à cette idée que les maths, ce n'est pas un programme : c'est un langage et une pensée. Je nous propose de militer en faveur de l'abolition des programmes actuels, pour les remplacer par des indications d'ordre épistémologique. Cela prendrait la forme de référentiels, dans le sens d'un ensemble de références qui reposent sur les savoirs actuels, et pas sur l'idéologie ministérielle.

Depuis le fameux « il n'y a pas d'alternative » (en économie et en politique), la violence économique s'est déchaînée : le capitalisme se révèle dans toute sa brutalité sociale, qui avait été tenue en respect par les luttes syndicales au XIX^e siècle, et par le communisme au XX^e siècle. Comme l'eau, désormais il s'insinue partout, au cœur de la vie privée des gens, à travers la consommation et les médias : il a beaucoup « progressé ». Le libéralisme actuel (publicité, médias, mondialisation, finance...) exerce une corruption à tous les niveaux, même à celui de la connaissance. Dans le petit territoire de l'éducation, cela se traduit par les assauts du numérique, de l'évaluation, des projets avec des objectifs quantitatifs, et à terme par la réduction de l'éducation à un marché.

Je nous propose de nous opposer frontalement à ce pouvoir oppressif, d'exercer notre devoir de résistance. Je me désolidarise de l'utilisation autoritaire de la notion de programme. Mes enfants de huit ans ne seront pas privés de la pensée mathématique au prétexte qu'ils doivent réaliser des performances en calcul, performances qui n'ont de véritable but que de me faire trier le bon grain de



l'ivraie, les « bons » futurs dominants des « mauvais » futurs dominés. Le programme, c'est pour les dominants. Or ma pratique professionnelle vise à l'émancipation des dominés. Donc je récuse désormais le programme comme modèle de mon action. Puisque les enfants apprennent de leurs réussites, m'ont enseigné les compagnons, je vais les mettre en situation de réussite : création mathématique, textes libres, Méthode naturelle corporelle, artistique, de langue vivante, d'histoire, de musique, de sciences... Alors « le programme, c'est un cadre, mais le tableau, c'est nous qui le dessinons ! » dit Nicolas Go. Le programme, dans ma classe est un écran de fumée qui permet aux enfants de se sentir à l'école « normale » et aux parents de ne pas s'angoisser sur cette école où les enfants vont le sourire aux lèvres. Écran de fumée, c'est-à-dire des leçons collées dans un cahier, des petits devoirs qui ressemblent à l'école « de papa », genre tables de multiplication et mots invariables, et pour le reste du temps de classe et de cerveau disponibles, quartier libre à la Méthode naturelle tous azimuts. La Méthode naturelle permet aux enfants d'explorer les connaissances de l'intérieur, et en profondeur. Ils ont l'occasion d'éprouver un rapport intime et authentique avec la connaissance et le désir de connaissance, ce qui leur donne une puissance inédite.

De même qu'en ce moment le mouvement social patine de ses difficultés à affirmer des revendications claires, nous devons nous situer d'un point de vue politique affirmatif, ne plus utiliser le langage des dominants. <<<<

juliette.go@icem-freinet.org